

L'humour est la meilleure arme pour transmettre un message

Entretien avec les bédéistes Mayadaet Maïssa Gargouri

Ilaria Vitali

(Università di Bologna, Italia)

En mai 2016, la revue *Alternative Francophone* consacrait son neuvième numéro à la bande dessinée au féminin, pour rebondir sur la polémique explosée lors de la dernière édition du Festival de BD d'Angoulême, accusé d'adopter une attitude sexiste, n'ayant retenu le nom d'aucune femme pour son Grand Prix. S'il est vrai que les auteures de bande dessinée constituent encore un faible pourcentage du marché, il faut reconnaître que leur progression est continue (selon les statistiques 7,2% en 2001, 12,4% en 2015). Aujourd'hui, les bédéistes femmes de talent ne manquent pas et continuent d'augmenter. Parmi celles-ci, Mayada et Maïssa Gargouri. D'origine tunisienne, ces deux sœurs, nées dans l'Île-de-France respectivement en 1988 et en 1984, sont entrées tout récemment dans le champ de la bande dessinée à travers la création de *Desperate blédardes*, une série qui raconte la banlieue parisienne sans la stigmatiser. Lancée un peu par jeu sur Facebook en 2009, la série a atteint un large public de lecteurs en très peu de temps. Les gags, construits sur le modèle des *family strips* mais conçus directement pour le web, racontent le quotidien de quatre filles de banlieue issues de l'immigration, aux prises avec la vie quotidienne et ses aléas. Comme on peut l'imaginer, le titre est une référence à la célèbre série nord-américaine *Desperate Housewives*, mais avec le remplacement significatif de 'Housewives' par 'blédardes', terme qui désigne les filles issues de l'immigration maghrébine (du mot *bled*, 'pays' en *darija*). Dès le titre, la volonté des auteures de jouer avec les stéréotypes ressort donc avec force.

Le style cartoonesque, le regard enjoué, mais pas moins perçant, et le langage *pop* constituent quelques-uns des points de force de cette bande dessinée. Mais son intérêt ne s'arrête pas là. S'il est vrai que dans cette *bédénovala* les auteures abordent sous l'angle humoristique de nombreux clichés ou tabous qui ont longtemps pesé sur la représentation littéraire et artistique de la banlieue et des immigrés maghrébins, le but de cette série est beaucoup plus complexe: il s'agit, comme Mayada et Maïssa Gargouri l'affirment dans cet entretien, de faire sauter les stéréotypes qui

imprègnent les imaginaires d'un côté à l'autre de la Méditerranée, sans jamais tomber dans le leurre du regard ethnocentrique. La double appartenance des deux auteures les protège de ce piège. Ce ne sont donc pas seulement les poncifs liés à la communauté maghrébine que les auteurs font court-circuiter, mais aussi une certaine image de l'Occident.

Le projet des sœurs Gargouri surfe sur la nouvelle vague du *webcomic*, dont la figure-clé en France est sans doute Thomas Cadène (*Les Autres gens*, 2010). La nature virtuelle de ces *comic strips*, publiés en ligne, engendre tout naturellement des débats entre les internautes, qui commentent, réagissent et amplifient la discussion. Peut-on parler d'un avenir numérique pour la bande dessinée? C'est peut-être encore trop tôt pour le dire. L'expérience des sœurs Gargouri témoigne en tout cas de la grande fertilité de la création artistique en banlieue, et elle nous dit surtout quelque chose de précieux sur notre culture contemporaine, de plus en plus métissée, de plus en plus transmédiatale.

Ilaria Vitali: Parlez nous du commencement: d'où est née l'idée de *Desperate blédardes*?

Mayada G.: L'aventure a débuté en 2009. J'ai toujours adoré dessiner et caricaturer mon entourage depuis mon enfance. Je m'amusais à cette époque là, pendant mes cours au lycée à caricaturer mes camarades de cours et mes profs. Puis un jour, j'ai eu l'idée de taquiner ma sœur en dessins, en représentant une de ses journées classique en la mettant en opposition avec la mienne. On pouvait y voir un contraste entre nous deux: la fille studieuse et la fille frivole qui pense aux sorties. J'ai dessiné plusieurs planches. Je les ai scannées. J'ai fait un montage et j'ai ajouté des bruitages, des musiques et un scénario. Et j'ai posté le résultat sur mon compte Facebook. À notre grande surprise, nos amis en commun ont adoré et ont réclamé une suite.

Maïssa G.: Nous avons décidé de créer un concept et de l'écrire à deux. Toutes deux fans de la série américaine *Desperate Housewives*, nous avons convenu de produire une parodie avec une touche banlieusarde. Les femmes au foyer élégantes du quartier chic de Wisteria Lane laissaient place à quatre jeunes filles issues d'un milieu social modeste.

Mayada G.: Pourquoi 'blédardes'? C'est un clin d'œil à l'origine maghrébine de nos parents et à un petit village dans l'Essonne dans lequel nous avons vécu pendant quatre ans, au cours de notre enfance.

I.V.: S'agit-t-il donc d'une bande dessinée autobiographique?

Maïssa G.: Il s'agit d'une bande dessinée semi-autobiographique. Nous avons repris nos personnages. Des proches font également partie du 'casting'. Nous nous inspirons des traits réels de chacun, mais nous

les grossissons. Nous abordons des thèmes que nous n'avons jamais vécus. C'est le cas par exemple des violences conjugales.

I.V.: Pouvez-vous nous parler de la création de votre BD? Comment s'effectue votre travail à quatre mains?

Mayada G.: Je dessine l'intégralité des planches pour garder le même style et nous écrivons les scénarios à deux.

I.V.: Vous êtes originaire de la Tunisie: quel est l'impact de cette empreinte culturelle sur la création de votre bande dessinée?

Maïssa G.: Nous nous servons de notre bande dessinée pour aborder avec beaucoup d'ouverture, mais également un esprit critique, les différences et les similitudes de culture entre l'Occident et le Maghreb. La double culture est un avantage car elle nous permet de ne pas véhiculer des idées ethnocentriques. Finalement, que l'on soit en Europe ou ailleurs, nous retrouvons toujours les mêmes problématiques, mais elles sont abordées différemment. Pour illustrer cette question, nous avons l'exemple des diktats de beauté au sein de la société. En Occident les femmes ont tendance à vouloir s'imposer des heures aux UV, tandis que de l'autre côté de la Méditerranée ou même en Asie, les femmes se tartinent le visage de fond de teint blanc ou sont parfois même amenées à utiliser des produits blanchissants ultra nocifs.

I.V.: Dans *Desperate blédardes* vous mettez en scène une banlieue loin des clichés évoqués par les médias. Peut-on parler d'un projet de réhabilitation de ce qu'on appelle par un euphémisme 'quartiers sensibles'?

Maïssa G.: À travers *Desperate blédardes*, nous espérons transmettre une image différente de celle qui est véhiculée et qui stigmatise pas mal de monde. C'est regrettable mais il arrive encore aujourd'hui qu'à CV égal, des candidats se fassent recalier pour un poste uniquement pour l'adresse indiquée. Alors, s'ils ont un nom à consonance étrangère, c'est le jackpot qui ouvre droit à la discrimination... Et après la discrimination, la frustration et ainsi de suite. C'est une sorte de cercle vicieux. Pour assainir les problèmes des banlieues, à défaut d'avoir favorisé la mixité sociale dans le paysage urbain, il convient de changer cette image. Nous restons confiantes avec le Grand Paris et les nouvelles lois qui favorisent la mixité sociale.

I.V.: Apparemment, *Desperate blédardes* se présente comme une bande dessinée 'légère' et pleine d'humour, la préoccupation première des héroïnes étant de rechercher désespérément l'âme sœur. En réalité, la BD touche souvent des sujets assez graves (préjugés, discrimination, violence domestique...) et dépasse la simple caricature de la

célèbre série américaine. L'humour semble une arme dont vous vous servez pour atteindre d'autres buts.

Mayada G.: L'humour est la meilleure arme pour transmettre un message et faire réfléchir sur certains sujets plus ou moins sensibles. Les dessins mènent souvent à de longs débats entre les internautes.

I.V.: Effectivement la publication de cette BD sur le Web rend possible l'interaction directe avec votre public, notamment à travers les réseaux sociaux. Qui sont vos lecteurs? Dialoguez-vous avec eux? Vous inspirent-ils de nouveaux épisodes de la série?

Maïssa G.: Nous sommes suivies par des profils très différents: des hommes, des femmes, des enfants, des ados, des adultes et seniors, avec plus de femmes que d'hommes et une majorité ayant entre 15 et 25 ans. Nous avons eu le plaisir de découvrir des internautes en dehors des frontières, en Afrique, en Asie, mais également en Amérique du Nord et du Sud, et de toutes confessions confondues. Lorsqu'une jeune femme haïtienne ou une canadienne nous écrit pour nous indiquer qu'elle se retrouve à travers les dessins, nous ne pouvons qu'en être satisfaites. Car malgré le 'casting' en majorité oriental (pour compenser l'absence de représentativité dans les médias), nous nous efforçons d'aborder des questions universelles. Lorsque nous étions plus jeunes, nous nous retrouvions à travers les personnages des jumelles Olsen ou même les filles Ingalls. Nous souhaitons que n'importe qui puisse s'identifier à nos personnages.

Mayada G.: Sur les réseaux, après la publication de chaque dessin, les internautes débattent entre eux. Il nous arrive d'interagir également avec eux. Certains nous écrivent également en privé et nous prenons le temps de dialoguer avec eux.

I.V.: Le langage que vous utilisez dans *Desperate blédardes* est celui qu'on parle dans les cités de banlieue: un savoureux mélange d'argot, de verlan, de *darija* entre autres. Or, comme vous l'avez dit, votre BD touche désormais des lecteurs de tous bords. Pensez-vous que cela puisse poser de problèmes de compréhension ou, au contraire, que cela développe une empathie avec vos lecteurs?

Mayada G.: Pour chaque personnage spécifique, on s'efforce d'utiliser le bon langage et également les bons codes. Pour les jeunes, on se renseigne à chaque fois sur les nouvelles expressions qui sont désormais utilisées pour que les jeunes d'aujourd'hui puissent se reconnaître. Lorsque nous utilisons des termes étrangers, nous ajoutons une petite traduction. Et quand un personnage a un accent (comme la maman) nous retranscrivons l'accent. Ça accentue le côté humoristique et ça adoucit le personnage.

I.V.: C'est donc de votre entourage que vous tirez vos inspirations visuelles/verbales? Avez-vous des 'maîtres' artistiques?

Mayada G.: Je puise mon inspiration dans mon imagination, dans mon entourage, dans l'actualité, dans les lieux que je fréquente.

I.V.: Vos projets artistiques pour l'avenir?

Mayada G.: Nous avons en projet de développer notre bande dessinée en papier et quelques autres projets en rapport que nous ne voulons pas encore divulguer, pour garder l'effet de surprise.

